

paul lazarsfeld

qu'est-ce que  
la sociologie ?



idées *nrf*

Extrait de la publication

*Paul Lazarsfeld*

# Qu'est-ce que la sociologie ?

*nrf*

**Gallimard**

Extrait de la publication

## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce volume de la collection « Idées » reproduit le premier chapitre de l'ouvrage intitulé *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines* — Partie I : *Sciences sociales* publié en 1970 par l'Unesco, en collaboration avec les éditions Mouton. Cet ouvrage s'efforce de dégager — pour reprendre les formules de certains des spécialistes consultés au cours de l'étude — « les voies où pourront s'engager les sciences de demain » (C. Lévi-Strauss) et de définir « la science en devenir, la science qui se fait » (J. Piaget). L'ensemble de l'étude constitue un volume de 980 pages, relié toile, sous jaquette.

La deuxième partie de l'étude, consacrée aux sciences humaines, sera publiée par l'Unesco en 1972.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© Unesco, 1970.

## Préface

*Le collège de consultants chargé de diriger la préparation de la première partie de l'Étude internationale sur les tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines et dont faisaient partie les auteurs des divers chapitres, a énoncé un certain nombre de règles de base dès le début de ses travaux. L'une était de ne pas faire double emploi avec les manuels usuels : l'économiste ne traiterait pas des questions bancaires et le sociologue n'étudierait pas la famille nucléaire. Une deuxième règle était de s'attacher aux faits nouveaux, en laissant de côté les secteurs n'ayant pas progressé depuis une dizaine d'années. Enfin, nous sommes convenus de ne pas adopter un modèle uniforme ; chaque auteur s'acquitterait de sa tâche de la façon qu'il jugerait la meilleure.*

*Néanmoins, nous avons tous eu des choix difficiles à faire, étant donné le nombre limité de pages attribuées à chaque chapitre. Pour ma part, je me suis guidé sur deux grandes considérations : approfondir les questions relativement controversées ; donner la préférence aux orientations nouvelles qui me paraissaient à peu près mûres pour une certaine systématisation. Deux domaines, très controversés en particulier, m'ont paru appeler une atten-*

tion immédiate, dans la mesure où des suggestions pouvaient être faites concernant le rapprochement possible de points de vue apparemment divergents. Il s'agit en premier lieu de l'opposition qui se manifeste entre la sociologie marxiste et les travaux caractéristiques des pays occidentaux. Il m'a semblé que, grâce à la place prise par les études empiriques, les différences d'autrefois avaient diminué et étaient aujourd'hui fort réduites. L'autre « coupure » est celle qui existe entre ces mêmes travaux empiriques et l'insistance sur la théorie sociale. J'ai essayé de montrer — dans la section II notamment — que, considérées d'un point de vue méthodologique, ces approches sont comme deux langues dont chacune se traduit dans l'autre. En même temps, j'ai laissé de côté les discussions qui me paraissent oiseuses et, avant tout, la question de savoir s'il existe des différences fondamentales entre les sciences sociales et les sciences exactes et naturelles.

Quant aux orientations nouvelles, il y en a également deux qui m'ont paru mériter une attention particulière. L'une est l'intérêt croissant dont bénéficie la macrosociologie. C'est le retour à une tradition classique, purifiée par une phase intermédiaire de perfectionnement méthodologique. Je sais bien que ce que je dis sur ce sujet n'est qu'un point de départ. La question demande beaucoup plus d'explications ; je suis persuadé que nous les aurons avant peu.

Le second point qui m'a spécialement intéressé est ce que j'appelle le néo-fonctionnalisme. Un certain nombre de jeunes sociologues élargissent actuellement le schéma fonctionnaliste classique en s'attachant aux processus spécifiques de l'apparition de développements systéma-

tiques. Je n'ai pas résumé la position de départ de cette orientation nouvelle. L'œuvre monumentale du professeur Talcott Parsons a paru dans toutes les langues, et rien de neuf ne pouvait y être ajouté.

Il m'a fallu laisser de côté plusieurs questions qui m'auraient spécialement intéressé parce qu'elles étaient traitées par d'autres. Il s'agit notamment de la sociologie appliquée, sur laquelle porte l'étude du professeur Pierre de Bié, et des mécanismes communs à toutes les sciences sociales, étudiés par le professeur Jean Piaget. Si certaines de mes idées diffèrent probablement de celles qu'expriment mes deux éminents collègues, ces nuances ne m'ont pas paru mériter qu'on leur fasse une place.

En revanche, le collègue m'a invité à ajouter à mon premier texte quelques pages sur la psychologie sociale. Ce domaine n'a pas été traité par le professeur Piaget dans son chapitre sur la psychologie, et il ne me paraissait pas à propos d'y consacrer un article spécial. N'étant pas chargé de faire un examen complet des tendances de la psychologie sociale, j'ai simplement choisi un certain nombre de sujets qui me semblent mériter spécialement l'attention des sociologues. Je n'aurais pu m'acquitter de cette tâche, pourtant réduite, sans les généreux conseils de collègues tels que les professeurs Oscar Schachter et Serge Moscovici.

L'étude des variations nationales des activités sociologiques est essentiellement fondée sur les réponses aux questionnaires envoyés par le Secrétariat de l'Unesco. Je suis reconnaissant à M. Thomas Shepard du travail que représente ce résumé. Cette section devrait servir de cadre de référence pour l'évaluation des communications présentées au récent Congrès international de Varna.

*Aucun chercheur ne peut penser connaître tous les secteurs de sa propre discipline. Ainsi, je regrette après coup de n'avoir pas analysé l'intérêt croissant porté aux indicateurs sociaux. L'étude des organisations sociales va probablement se modifier dans un proche avenir, du fait que l'on s'efforce de plus en plus d'y introduire des méthodes quantitatives. La sociologie de la science acquiert une importance nouvelle parce que nous sommes préoccupés des effets de la technologie sur notre société. Ce sont là des tendances fondamentales qui ne devaient pas être abordées dans l'étude initiale mais qui pourraient fort bien transformer la nature même de notre discipline. Un examen critique, fait à un moment donné, ne peut que nous faire mieux prendre conscience de ce qu'est notre domaine, en stimulant la controverse et en suscitant de nouvelles tentatives d'évaluation.*

Paul F. Lazarsfeld

*1<sup>er</sup> décembre 1970*

## *Introduction*

On ne peut comprendre les tendances actuelles de la sociologie qu'en fonction de leur histoire. Cela est probablement plus vrai pour la sociologie que pour n'importe quelle autre science sociale. L'objet des sciences économiques et de la psychologie s'est diversifié, et leurs méthodes se sont affinées, cependant les problèmes traités restent foncièrement les mêmes. Par contre, il n'y a pas grand-chose de commun entre ce que la sociologie était il y a cinquante ans et ce qu'elle est aujourd'hui ; quant à ce qu'elle sera dans quelques dizaines d'années, on ne peut en avoir qu'une idée très vague.

La sociologie, en tant que discipline distincte, est née non pas parce qu'il se présentait un domaine d'étude particulier, mais parce que d'autres sciences sociales exploitaient certains des secteurs qui exigeaient une activité intellectuelle d'un genre nouveau. Hobhouse lui voit trois racines. Deux d'entre elles, la philosophie politique et la philosophie de l'histoire, sont d'origine ancienne. La nécessité est progressivement apparue dans ces disciplines de s'appuyer sur des faits plus concrets, organisés de façon à permettre des comparaisons dans le temps et entre les pays. La quête systématique — et



la conceptualisation — de telles données ont favorisé la création d'une nouvelle discipline, qui doit son épanouissement à un troisième facteur : l'apparition des idées évolutionnistes en biologie.

Tandis que pour l'Anglais Hobhouse, il a fallu créer la sociologie pour compléter d'autres sciences de l'homme, l'Allemand Schelsky la fait venir de la direction opposée. Selon lui, les sciences économiques et la philosophie ont évolué en se spécialisant de plus en plus. Les économistes ont concentré leur attention sur un petit nombre de variables traitées mathématiquement. Les problèmes généraux examinés par Adam Smith dans *La richesse des nations* ont été négligés. Les philosophes, eux, se sont surtout intéressés aux aspects formels du raisonnement, et là aussi tout souci des facteurs humains en général a disparu. Il fallait que quelqu'un traitât des problèmes laissés de côté : ainsi naquit le sociologue.

L'Américain Nesbit adopte un point de vue plus pragmatique. La Révolution industrielle a détruit l'ordre ancien ; la conception rationaliste des « lumières », surtout telle qu'elle a été répandue par la Révolution française, ne pouvait pas aider à l'établissement d'un ordre nouveau. Il fallait créer un sens communautaire, rendre compréhensibles de nouvelles formes de stratification, venir à bout de l'aliénation dont souffraient les masses ouvrières. Les grands sociologues du XIX<sup>e</sup> siècle se sont donné pour tâche d'apporter une solution aux problèmes créés par la désintégration de la structure pré-capitaliste.

Quel que soit le tableau brossé par ces différents auteurs, ils admettent tous que la sociologie ne s'est pas développée à partir d'une discipline déterminée, mais

qu'elle est le résultat d'une activité résiduelle dont le rôle était de remplir les espaces vides de la carte intellectuelle. La métaphore n'est pas vaine, car elle met en lumière un trait caractéristique de la sociologie contemporaine. Un espace vide peut être soit comblé, soit enjambé, et de fait, la tâche du sociologue est souvent envisagée de deux façons, toutes deux aussi valables pour son travail. Certains sociologues considèrent la société comme un tout, et ce faisant, cherchent à dégager les corrélations entre ses principales composantes et institutions — le régime politique, l'économie, la vie spirituelle, etc. D'autres s'intéressent davantage aux éléments communs à tous ces « sous-systèmes » : « l'attitude devant le choix », que ce soit celui de l'électeur ou du consommateur, le rôle du groupe primaire dans la formation des attitudes individuelles ou dans la stabilité des grandes organisations, etc. Aron a noté que la sociologie s'efforce d'englober la société tout entière, tout en ayant un objet propre qui la distingue des autres sciences sociales. Le poids relatif de ces deux tendances — il oppose la tendance « synthétique » à la tendance « scientifique » — caractérise l'orientation qui a prévalu à un moment donné dans divers pays.

Cela étant, deux façons d'envisager le présent exposé m'ont semblé inopportunes. Passer en revue les résultats empiriques n'aboutirait qu'à dresser une liste interminable. On a fait observer, en effet, qu'il n'existe pas de sociologie tout court : la sociologie est politique, médicale, juridique, familiale, urbaine, etc. Axer notre étude sur les concepts de base plutôt que sur les résultats empiriques ne nous mènerait pas plus loin. Les groupes de référence, les rôles, la stratification, la socia-

lisation, etc., sont pour l'analyse des outils importants, mais ils ne forment absolument pas un tout cohérent d'où l'on puisse tirer une « théorie de la société ».

Une chose ressort de cette genèse incertaine et de cette diversification : il existe désormais un mode de pensée sociologique, une façon de poser les problèmes et d'expliquer les faits, qui s'est fondue en une discipline caractérisée par des techniques de recherche nouvelles et par la quête prometteuse d'une certaine cohérence intellectuelle. De par sa nature même, cette orientation sociologique est difficile à définir, bien qu'il soit possible de saisir la direction dans laquelle elle évolue à un moment donné. Nous pouvons examiner les questions qui semblent préoccuper l'ensemble des spécialistes, sans tenir compte des travaux particuliers.

Le choix de ces questions dépendra inévitablement des appréciations portées par l'auteur. J'ai commencé par une section dans laquelle je tente de dissiper un certain nombre de malentendus entre les sociologues américains et leurs collègues des autres pays. Malheureusement, les innombrables études empiriques publiées aux États-Unis n'intéressent guère les sociologues plus orientés vers les idées générales et philosophiques. C'est un tort, si l'on considère les conceptions méthodologiques nées d'un certain type de recherche sociale empirique que j'appellerai, à défaut d'un terme plus approprié, recherche par voie d'enquêtes. Dans cette section, je retracerai l'histoire de ces travaux et montrerai la contribution qu'ils ont apportée à la pensée sociologique générale. J'ai choisi des exemples concrets, non pas à cause de leur teneur particulière, mais pour bien illustrer les idées fondamentales que je tente d'exposer.

A la section II, poursuivant l'étude des travaux empiriques, j'aborderai une autre phase de leur développement. La très grande diffusion des enquêtes a suscité une réaction : l'intérêt s'est renouvelé pour les unités sociales plus vastes, plus complexes, que la sociologie avait commencé par étudier. Alors que le perfectionnement des méthodes empiriques a certainement orienté la profession vers des problèmes spécifiques, qui pouvaient être abordés avec une grande précision, la « macrosociologie » est redevenue depuis quelques années le souci dominant des sociologues. J'examinerai dans cette section les raisons de cet état de choses et j'indiquerai les travaux qui relèvent de ce courant.

La section II se distingue nettement de la précédente. La technique de l'analyse d'enquêtes est bien établie ; le fait nouveau, c'est la conscience qu'on a de ses incidences plus larges. Mais les macro-sociologues en sont encore à forger leurs outils. Ils reprennent de vieux problèmes à une époque où on est devenu plus sensible à la compétence méthodologique et où les données positives se sont multipliées et diversifiées. Je m'efforce dans la section II de décrire et d'éclairer cette tendance.

On aurait pu s'attendre à ce que cet exposé commence de façon classique par un énoncé de l'état actuel de la théorie sociale et des travaux empiriques destinés à la corroborer. Mais je me serais alors attaché aux aspirations, et non aux réalités de la sociologie contemporaine. La section III s'intitule à dessein « A la recherche d'une théorie ». Il va de soi que tout le monde n'est pas d'accord sur ce qu'est une théorie. Les spécialistes de la philosophie des sciences ont tiré leurs principes de l'étude

approfondie des travaux des spécialistes des sciences exactes et naturelles ; la notion même de théorie dépend du secteur scientifique qui leur est familier. En tout état de cause, rien de tout ceci ne s'applique à ce qu'on appelle la théorie sociale. Faut-il parler d'une première esquisse d'une théorie future au sens classique du terme ? Je ne cherche pas à prédire si la notion de théorie va prendre un sens nouveau dans les sciences sociales. En tout cas, les travaux que je peux observer sont plus des tentatives que des aboutissements. Je suis certain que tous mes collègues, qui ont si vivement accepté la notion de « théorie de portée moyenne », partagent mon embarras. Au début de la section III, je mentionne quelques exemples de cette tendance, puis j'aborde l'étude des deux systèmes qui se sont le plus approchés de la notion traditionnelle de théorie : le marxisme et le fonctionnalisme. Dans les deux cas, j'évite de présenter les faits à la manière d'un manuel, et je m'attache plutôt à décrire les phénomènes qui me paraissent dignes de retenir l'attention. Dans la sociologie marxiste, c'est l'adoption progressive de la recherche sociale empirique. Pour le fonctionnalisme, j'ai tenté de dégager des débats actuels quelques grands thèmes dont on peut prévoir l'intégration définitive à l'analyse sociologique. Étant donné que le marxisme et le fonctionnalisme préoccupent respectivement les Soviétiques et les Américains, j'ai tenté de mettre en lumière un troisième exemple de recherche d'une théorie générale, ayant sa racine dans un autre pays. J'ai choisi la « sociologie critique », qui suscite une si vive agitation chez nos collègues allemands. Elle trouve quelques faibles échos en France, mais surtout, qu'on l'admette ou non, elle exerce une

influence sur les étudiants contestataires du monde entier.

Le débat sur la théorie sociale a fait apparaître des différences nationales. Elles sont étudiées plus en détail à la section IV, que j'ai écrite en collaboration avec Thomas Shepard, membre du Secrétariat de l'Unesco.

Tous les pays ont exprimé certaines réserves devant l'extension des travaux empiriques fondés sur des techniques de recherche considérées comme américaines. En réalité ces techniques ont été mises au point en Europe, où elles n'ont jamais été prises très au sérieux par les milieux universitaires<sup>1</sup>. Elles ont trouvé un terrain favorable aux États-Unis pour plusieurs raisons. L'absence d'institutions gouvernementales chargées de la « comptabilité sociale » a fait rejeter sur le secteur privé une grande partie de cette activité ; concurrentement, la rapidité du développement urbain, alimenté par des vagues successives d'immigrants, a rendu la connaissance des données sociologiques d'autant plus nécessaire. En conséquence, la sociologie a été introduite dans les programmes universitaires. C'est ce qui a permis aux États-Unis de former des milliers de sociologues à une époque où les pays européens n'en avaient que quelques dizaines.

Si ces techniques empiriques ont été réadoptées par l'Europe occidentale, et utilisées dans d'autres parties du monde, cela tient en partie à un phénomène d'imitation, et au fait que des conditions analogues se sont créées un peu partout. Cependant, chaque pays souhaite trouver son mode d'expression individuel, et la diversité locale devrait nuancer l'uniformité actuelle de la sociologie internationale. Les Indiens sont très attachés à leur

tradition philosophique, qui remonte à des milliers d'années ; les Soviétiques sont marxistes ; les Britanniques cherchent à établir un lien entre la sociologie et les problèmes de l'État providence ; quant aux Français, ils aimeraient que la sociologie se préoccupe davantage des problèmes du pouvoir. Les problèmes de fond sont manifestement différents. On ne peut étudier qu'en Inde le rôle du système des castes, qu'en France ou en Italie celui d'un parti communiste puissant. Cela ajoute-t-il quelque chose aux concepts et aux techniques de recherche existants ? Nous aimerions à le croire, mais jusqu'à présent, rien ne semble l'indiquer. Une « sociologie de la sociologie » est nécessaire, et la présente étude se doit de soulever la question, même s'il est encore impossible d'y apporter une réponse claire.

Je terminerai par les rapports entre la sociologie et les autres sciences sociales. Après un exposé des tendances générales, je passerai brièvement en revue l'anthropologie, la science politique, et les sciences économiques, en étudiant leurs relations avec notre sujet. Je m'étendrai particulièrement sur la psychologie sociale ; il est souvent impossible de dire où elle s'arrête et où commence la sociologie. L'objet de la présente section représente vraiment un cas particulier des « applications de la sociologie ». Un nombre croissant de groupes sociaux, et notamment d'importants responsables politiques, sont influencés par la sociologie, ou font appel à l'analyse et la recherche sociologiques. Ces applications soulèvent des problèmes nouveaux et ont un important effet de rétroaction sur le fondement même des travaux sociologiques.

# I

## *L'apport conceptuel des analyses d'enquêtes à la sociologie générale*

### 1. HISTORIQUE DE LA QUESTION

A toutes les époques de l'histoire, il a été important pour les administrateurs et les intellectuels de se procurer des informations sur les questions sociales. Les intendants de l'Ancien Régime et les conseillers de la Convention ont effectué des enquêtes en se servant des techniques alors à leur disposition. Dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle, les membres des Commissions royales furent de grands rassembleurs de faits sociaux et, plus tard, Charles Booth, à la suite d'une controverse avec plusieurs amis socialistes, fut amené à entreprendre sa célèbre enquête sur le paupérisme. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, des études sur la main-d'œuvre agricole et industrielle furent effectuées sous la direction de Max Weber. Dans un esprit assez différent, l'Italien Niceforo publia de nombreux travaux sur la nature de la mesure dans les sciences sociales, question à laquelle ses recherches sur les régions sous-développées du sud de son pays l'avaient sans aucun doute amené à s'intéresser.



Cette histoire de la recherche peut se diviser en *trois étapes*. Au cours de la *première*, l'enquête visait à éclairer les discussions sur des problèmes sociaux immédiats et pressants, sans qu'on négligeât pour autant une question méthodologique fondamentale, celle de la *quantification* dans son sens le plus large. Le Play évaluait le sentiment religieux des familles qu'il étudiait en examinant leurs budgets et en notant combien d'argent elles consacraient à l'achat de cierges. On lui objecta que l'assiduité aux offices religieux donnerait peut-être une meilleure idée du sentiment religieux qu'il voulait mesurer, et c'est ainsi que la notion de budget-temps se fit jour peu à peu à côté de celle de budget-argent. Puis on avança l'idée que l'assiduité aux offices religieux n'est peut-être qu'un signe de conformisme social ; ce qui importe vraiment, c'est l'attitude à l'égard de la religion. Et c'est ainsi que les mesures d'attitudes commencèrent leur carrière triomphale <sup>2</sup>.

*La seconde étape*, qu'on pourrait appeler celle du courant en faveur des *enquêtes*, commença aux États-Unis vers 1930. En raison des événements politiques qui se déroulèrent en Europe dans les années 30 et 40, les pays européens fournirent de moins en moins d'études et ce courant fut provisoirement un monopole de fait américain.

En principe, la gamme des données qui intéressent le sociologue est illimitée : ce que les gens pensent, ce qu'ils font, ce qu'ils achètent et possèdent, qui ils fréquentent, sont autant de questions parmi d'autres qui peuvent utilement faire l'objet d'enquêtes sociologiques. Pour traiter cette multitude de problèmes, il fallait des progrès techniques qui ne se firent d'ailleurs

pas attendre. Cette seconde étape fut caractérisée par des innovations importantes dans le domaine des techniques d'enquête par sondage et des mesures d'attitudes, et on mit au point des méthodes très complexes d'établissement de questionnaires.

C'est dans une grande mesure en raison de ces progrès méthodologiques qu'un nombre croissant de chercheurs s'enthousiasmèrent pour les enquêtes. Du fait même de l'immensité de la tâche entreprise et de l'ardeur avec laquelle certains s'y consacrèrent, la situation ne tarda pas à devenir chaotique. Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, un effort de systématisation s'imposait. Et cela nous amène à la *troisième étape* qu'on peut appeler celle de la *codification*. Au nombre des questions les plus pressantes à aborder, il fallut en premier lieu définir la nature des concepts qui intéressent l'analyste d'enquêtes et, en second lieu, déterminer en fonction de ces concepts comment procéder à une analyse rigoureuse des relations qui existent entre eux.

Cette étape de codification et son importance pour la sociologie générale forment le sujet principal de la présente section. Il convient, avant de poursuivre, d'apporter certaines précisions d'ordre terminologique.

Le sociologue allemand Toennies a proposé jadis de diviser la sociologie en trois parties ; la théorie sociale, la sociologie appliquée et la sociographie. Pour lui, la théorie sociale était essentiellement la création de distinctions conceptuelles. Sa propre distinction « *Gesellschaft und Gemeinschaft* » (Société et Communauté) ou les *pattern variables* (variables-modèles) de Parsons en sont des exemples typiques. Par sociologie appliquée, il entendait l'utilisation de ces distinctions dans l'analyse des phé-

nomènes sociaux, comme il l'a fait lui-même à propos du rôle de la religion dans la communauté (*Gemeinschaft*) et de l'opinion publique dans la société (*Gesellschaft*) ; l'analyse faite par Parsons de la relation entre médecin et patient en fonction des variables-modèles en est un autre exemple. Par sociographie, il entendait la description détaillée et systématique d'une situation sociale contemporaine<sup>3</sup>.

Deux de ces termes se sont modifiés. Actuellement, on entend par sociologie appliquée un travail proche de l'élaboration d'un programme d'action et de la prise de décisions pratiques. Cela laisse sans étiquette le second type de réflexion bien qu'il couvre une bonne partie des études que le grand public considère comme typiquement sociologiques, et qui portent, par exemple, sur le conflit de rôles chez la mère qui travaille, l'anomie du citadin, l'influence des groupes de référence sur l'opinion.






Le terme de sociographie n'a plus cours parce qu'il a fini par évoquer une description mécanique alors qu'il désignait à l'origine une analyse systématique de données concrètes. Dans une première version du présent chapitre, j'ai proposé le terme de « recherche sociale empirique » mais on m'a objecté que le macro-sociologue a évidemment affaire à des matériaux empiriques. Finalement, j'ai choisi le terme « analyse d'enquêtes » puisqu'il s'agit de traiter d'un grand nombre d'unités définies uniformément par plusieurs caractéristiques. Il suffit simplement de ne pas oublier que les unités d'une enquête peuvent être des organisations ou des pays aussi bien que des individus.

En fait, il est un autre terme qui serait particulièrement approprié. Toute enquête établit une corrélation

entre elle et les diverses caractéristiques de ses unités et, souvent, avant une telle opération statistique, l'analyste doit créer la caractéristique dont il a besoin. Il importe de rappeler brièvement la façon dont il procède et il faut, là encore, s'entendre sur la terminologie. Certaines caractéristiques sont « naturelles », comme les hommes et les femmes, les langues qui utilisent ou n'utilisent pas un certain son ; nous parlons alors de dichotomies. D'autres sont faciles à quantifier, l'âge des individus ou la proportion des votants dans plusieurs pays ; il est alors d'usage d'employer le terme de « variable ». Mais il existe aussi des ordres de classement comme c'est le cas, en France, pour l'agrégation, ou des échelles et des listes soigneusement établies comme dans certains systèmes scolaires anglo-saxons. Il est indispensable de désigner par un terme commun tous ces systèmes de classement et celui d'*indice* se généralise de plus en plus. Il faut se rappeler que ces indices peuvent être de types différents, beaucoup plus que ceux que nous venons de mentionner, et ils peuvent caractériser des groupes aussi bien que des individus, se référer à des périodes de temps différentes, avoir trait au comportement aussi bien qu'à des comptes rendus d'expériences « intérieures », etc. Chaque fois que nous classerons plusieurs unités, nous parlerons de *mesure*. C'est là une acception assez large du terme mais qui ne crée aucune difficulté ; si nous classons une série d'unités en fonction d'un indice quantitatif (variable), nous nous trouvons en présence d'un cas particulier de mesure classique.



# idées

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles

## paul lazarsfeld : qu'est-ce que la sociologie ?

On ne peut comprendre les tendances actuelles de la sociologie qu'en fonction de leur histoire. Cela est probablement plus vrai pour la sociologie que pour n'importe quelle autre science sociale. L'objet des sciences économiques et de la psychologie s'est diversifié, et leurs méthodes se sont affinées, cependant les problèmes traités restent foncièrement les mêmes. Par contre, il n'y a pas grand-chose de commun entre ce que la sociologie était il y a cinquante ans et ce qu'elle est aujourd'hui ; quant à ce qu'elle sera dans quelques dizaines d'années, on ne peut en avoir qu'une idée très vague.

Paul Lazarsfeld est le chef incontesté de l'école empirique en sociologie. Il a écrit dans ce petit volume une mise au point sur l'état actuel de la sociologie.

photographisme h. cohen

Extrait de la publication